



Vous me demandez la main de Florence? (Page 294.)

avec le reste, — c'était éprouver, à peu de chose près, l'embarras presque risible dans lequel nous plongent certains rêves bizarres, dont nous ne savons comment concilier les contradictions et les anomalies.

— M. Hartright, sans doute? me dit cette jeune personne, dont un bon sourire vint illuminer, adoucir aussi la physionomie, et qui devenait un peu plus femme en prenant la parole... Nous avons renoncé, hier soir, à l'espérance de vous voir arriver; et nous nous sommes retirés à l'heure habituelle. Veuillez recevoir mes excuses pour cette apparente négligence... et permettez-moi de me présenter à vous comme une de vos futures élèves... Vous offrirai-je la main?... Je suppose que, tôt ou tard, nous en viendrons là... Pourquoi pas tout de suite?...

— La suite au prochain numéro. —

## LES PURITAINS DE PARIS

PAR

**PAUL BOCAGE**

(Suite.)

La jeune fille sourit.

Elle n'avait pas fait tant d'avance pour reculer.

— Mon ami, dit-elle, quoi qu'il arrive, je vous aime, pour toute la vie. Je sais que c'est une phrase banale, mais, pour moi, elle est nouvelle et sincère. Je n'ai fait qu'un rêve dans ma vie, c'est de vivre près de vous, pour vous, avec vous! et si j'ai eu la hardiesse de vous le dire, c'est que nous n'avons pas une minute à perdre. Dans trois jours, on publie nos bans. Que souhaitez-vous que je fasse?

Le pauvre Margat ne sut que répondre. Dans le ciel où il planait depuis quelque temps, il était comme un Européen dans le Nouveau-Monde ou comme un sauvage dans l'Ancien. Tout ce qu'il voyait était pour lui si beau, si nouveau, qu'il ne regardait pas au delà. Quand l'horizon est doux, pourquoi demander à voir plus loin?

Il avait bien entendu dire à Timoléon qu'il allait épouser sa cousine, il se rappelait bien la fameuse *combinaison* de son camarade de collège; mais il faisait tout pour l'oublier. Il ne songeait qu'à l'heure, à la minute qu'il passait auprès de la jeune fille.

En dehors de ce moment, rien; ni passé, ni avenir; le chaos, le néant.

Il répondit :

— Je ne saurais vous donner de conseil sur ce qu'il faut faire. Pour moi, je ferai ce que vous voudrez pour vivre auprès de vous.

— Alors, dit résolument mademoiselle de Chastel, nous n'avons qu'un parti à prendre : c'est d'avouer notre amour à mon père, que cet aveu ne surprendra pas d'ailleurs.

— S'il ne consent pas à m'écouter? objecta le jeune homme.

— Il vous écoutera! dit affirmativement la jeune fille; et, d'après sa réponse, vous ferez votre demande.

Le soir du même jour, Robert Margat vint faire visite au marquis de Chastel.

Celui-ci le reçut à bras ouverts, en lui disant :

— Que je suis heureux de vous voir! Je viens de parler de vous avec le ministre de l'instruction publique. Il est question de créer une chaire spéciale pour vous. Vous pensez si j'ai fait chorus avec Son Excellence.

Robert Margat protesta de sa reconnaissance.

Le marquis de Chastel continua :

— Vous êtes appelé aux plus hautes destinées, mon illustre ami. Avant dix ans, entre nous, vous serez ministre de l'instruction publique : c'est l'opinion des personnages les plus compétents.

Le jeune homme, confus des éloges qu'on lui décernait avec tant de libéralité, mais heureux surtout des espérances magnifiques que le père de mademoiselle de Chastel fondait sur son avenir, le jeune homme, disons-nous, s'inclina en signe de remerciement; puis, interrompant brusquement le marquis, il lui demanda la faveur d'un entretien particulier.

— Tout à vous, mon illustre ami, dit M. de Chastel en lui montrant le chemin qui conduisait à son cabinet.

Comme on le voit, les choses prenaient assez honne tournure pour Robert Margat; du moment que le père de la jeune fille le traitait avec tant d'admiration et de cordialité, et qu'il avait en son avenir une confiance absolue, il était évident qu'il allait accueillir sa demande sans trop de déplaisir, sinon sans restriction.

Telle était du moins la pensée de Robert Margat.

Mais il était naïf, le bon docteur. Il était si bon, qu'il ne croyait pas à la méchanceté chez les autres. Il était si foncièrement loyal, qu'il ne croyait pas à la déloyauté d'autrui.

Aussi entra-t-il dans le cabinet du marquis de Chastel, presque aussi sûr du résultat de sa démarche qu'il en était incertain deux ou trois heures avant ce moment.

Le marquis le fit asseoir en lui disant :

— Parlez, mon illustre ami, je vous écoute.

— Monsieur le marquis, commença Robert Margat avec une suprême innocence, je vais peut-être bien vous surprendre en vous faisant un aveu auquel vous me semblez loin de vous attendre : j'aime mademoiselle votre fille avec passion.

— Vous ne me surprenez pas, mon illustre ami, dit le marquis. Quand vous avez demandé à m'entretenir, je savais de quoi vous alliez me parler. Continuez.

— J'ose dire que je suis aimé de mademoiselle de Chastel.

— Je le sais, mon savant ami! Je vous l'ai déjà dit, je crois : ma fille parle de vous du